

« Il faut déconstruire les représentations »

ENTRETIEN

Boussad Boucenna, chercheur en sciences sociales, auteur de « Ces enfants d'immigrés qui réussissent », interviendra le lundi 7 novembre à 18h30 à la faculté de Droit de Toulon (amphi 300, entrée libre). Il répond à l'invitation du Collège méditerranéen des libertés.

Vous êtes né à Argenteuil, avez grandi dans un quartier sensible et consacré votre mémoire, qui est à la base de votre premier ouvrage, à « Ces enfants d'immigrés qui réussissent ». Est-ce que d'une certaine façon vous racontez aussi votre histoire ?

Non, pas du tout. Parce que justement, et c'est la difficulté dans la recherche sociologique : celle-ci implique un gros travail d'objectivisation. J'ai ainsi fait l'effort de sortir de mes représentations pour laisser la parole à ces jeunes qui sont âgés de 29 à 35 ans. Des jeunes de la génération Y.

Comment définissez-vous le terme « réussite » et quelle(s) forme(s) celle-ci prend-elle si l'on se réfère à vos recherches ?

La notion de réussite comprend des critères objectifs et des critères subjectifs en lien avec cette génération Y. Si on retrouve bien sûr les questions de rémunération et de statut, les notions d'émancipation, d'épanouissement, d'équilibre entre la vie professionnelle et la vie privée entrent également en jeu. De même que le sentiment de se retrouver dans les valeurs de l'entité pour laquelle on travaille. Un point s'est aussi révélé très important : celui qui consiste à choisir son métier.

Les enfants d'immigrés d'origine algérienne qui ont fait l'objet de vos travaux sont pour certains des petits-enfants d'immigrés. Cela n'est-il pas décourageant pour eux de devoir encore et toujours justifier leur parcours ?

Ils savent qu'ils devront toujours en faire plus pour démontrer qu'ils ont leur place. Les jeunes issus de l'immigration n'ont pas tous la même conception philosophique de la vie. On observe une pression positive animée de revanche et de fierté : « *Je me sens investi d'une mission par rapport à mes parents.* » En réponse aux sacrifices du père, le jeune est prêt à tout pour y arriver. Mais il y a aussi une analyse différente, la trajectoire peut se construire dans l'opposition : certains dénoncent



« La sémantique a son importance : « Touche pas à mon pote » est une récupération politique du mouvement de 1983 qui implique un rapport dominé-dominant, puisque le « pote » doit être défendu. »

Boussad Boucenna a voulu « sortir des clichés », il entend « véhiculer un message d'espoir ». D.R.

ainsi le fait que leur père n'ait jamais connu d'évolution. **Quelle était l'intention de vos travaux ? Avez-vous identifié des éléments décisifs communs aux différents parcours que vous avez analysés ?**

J'ai par exemple rencontré un journaliste économique dans un grand média, un chef de projet chez un grand constructeur automobile, un clerc de géomètre... J'ai voulu sortir de l'excellence et des clichés, des exemples de Jamel Debbouze ou de Zinedine Zidane, car cela me pose un souci. L'objectif de l'excellence, c'est un mensonge... vous imaginez

ce que ça véhicule pour tous ces jeunes ! J'ai donc préféré des parcours atypiques et semés d'embûches pour avoir un discours plus pragmatique. L'objectif n'est pas de faire le buzz mais de montrer cette jeunesse hétérogène dans sa réalité, de démontrer un discours médiatique et politique fait de représentations.

Dans ces différents exemples, il y a à la fois des points de convergence et des points de divergence. Mais dans tous les cas, la mobilisation parentale s'avère primordiale, tout comme l'école. Or, par son fonctionnement, l'institution école crée de la

discrimination liée au quartier où elle se trouve. Elle a ainsi perdu de son crédit et ne blanchit plus les inégalités.

Quant à l'accès à l'université, il s'est démocratisé mais le système est devenu concurrentiel. De plus en plus de jeunes issus de l'immigration font des études, mais la différence se fait à présent au niveau de la cohérence avec le marché de l'emploi. Il faut en effet disposer des bonnes informations pour intégrer les filières en adéquation avec ce marché de l'emploi.

Dans les trajectoires de réussite, ce qui apparaît, c'est la capaci-

té à mettre en place des stratégies en tirant profit des interactions et des rencontres, à se créer un réseau professionnel. Ce qui fera la différence ensuite, c'est la capacité à se singulariser, à sortir du lot.

Quel éclairage souhaitez-vous apporter pour alimenter les débats en vue des prochaines échéances électorales ?

Pour comprendre ce qui se passe aujourd'hui, il faut d'abord se rappeler qu'il y a eu un basculement dans les années 1980. Avant, l'immigration était considérée comme une valeur ajoutée en termes de main-d'œuvre, après elle a été associée à la montée du chômage. Je reviens dans mon livre sur la Marche pour l'égalité et contre le racisme, en 1983 – qu'on a appelée la Marche des beurs... c'est quoi les beurs ? de la matière grasse ? du surplus ? – mouvement social qui a connu une répétition en 2005. Un échec. On assiste à la montée du FN à la fin des années 1980, aux débats autour du voile... Certains de ceux qui marchaient avec la volonté de s'assimiler en 1983 ont basculé dans le repli communautaire.

Ces jeunes, qui sont des citoyens français, qui défendent les valeurs de la République, se disent : « *Je vote, je travaille, je participe à la vie citoyenne.* » Or, ils se trouvent confrontés à des discours faits d'amalgames dans lesquels ils ne se reconnaissent pas. Et ce type de discours a tendance à favoriser le repli communautaire.

Dans un but électoraliste, on met l'accent sur les différences plutôt que sur ce qui réunit. On retrouve la thématique de l'insécurité mais on y ajoute une connotation religieuse.

Que souhaiteriez-vous qu'on retienne dans ce contexte ?

J'ai voulu mettre en lumière ceux qui y arrivent afin de véhiculer un message d'espoir. J'ai trois messages à faire passer. Le premier c'est qu'il faut rendre hommage aux trajectoires des parents, valoriser une histoire. Le deuxième c'est qu'il faut encourager les initiatives et projets, valoriser les aspects positifs et recréer du collectif et de la solidarité dans une société de plus en plus individuelle. Et enfin, il faut déconstruire les représentations face à la machine médiatique et politique pour mettre le doigt sur l'hétérogénéité de cette jeunesse. C'est la conclusion de mon livre : cette hétérogénéité est à l'image de la jeunesse française parce que ces jeunes sont français.

Propos recueillis par Laurence Artaud

● « *Ces enfants d'immigrés qui réussissent* » a été publié en février 2016 aux éditions L'Harmattan (236 pages, 24 euros).